

Les visages de la haine

La haine, haine de soi, haine de l'autre, haine dans la culture.

Sous la direction d'Alain Fine, Félicie Nayrou et Georges Pragier. PUF, « Monographies et débats de psychanalyse », 227 p.

Pourquoi tant de haine? Anatomie du livre noir de la psychanalyse d'Élisabeth Roudinesco. Navarin, 95 p.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Write here, Write now. Les écritures anglo-montréalaises

Numéro 210, septembre–octobre 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17546ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanctôt Bélanger, M. C. (2006). Les visages de la haine / *La haine, haine de soi, haine de l'autre, haine dans la culture*. Sous la direction d'Alain Fine, Félicie Nayrou et Georges Pragier. PUF, « Monographies et débats de psychanalyse », 227 p. / *Pourquoi tant de haine? Anatomie du livre noir de la psychanalyse* d'Élisabeth Roudinesco. Navarin, 95 p. *Spirale*, (210), 57–58.

Les visages de la haine

LA HAINE, HAINE DE SOI, HAINE DE L'AUTRE, HAINE DANS LA CULTURE

Sous la direction d'Alain Fine, Félicie Nayrou et Georges Pragier

PUF, « Monographies et débats de psychanalyse », 227 p.

POURQUOI TANT DE HAINE ?

ANATOMIE DU LIVRE NOIR

DE LA PSYCHANALYSE

d'Élisabeth Roudinesco

Navarin, 95 p.

par MARIE CLAIRE LANCÔT BÉLANGER

Il est des objets d'étude, des thèmes dont on s'approche prudemment, avec inquiétude. Comme il arrive souvent, l'objet peut rejaillir sur soi, s'insinuer partout, devenir un enjeu et brouiller la réflexion. Ou encore, en travaillant la haine, en la laissant travailler à l'intérieur, en parcourant ce qu'on écrit sur elle, que va-t-on apprendre sur soi, sur soi profondément? Impossible de regarder le travail de la haine en se hissant, tel un entomologiste, avec distance et supériorité au-dessus de l'objet. La haine est partout, cachée ou manifeste, hurlante ou silencieuse, maligne ou nécessaire. On n'y échappe pas ou peu.

Les textes présentés ici ont été réunis à la suite d'un colloque organisé par la Société psychanalytique de Paris, en novembre 2004. « Colloque ouvert » à d'autres et non seulement aux membres de la société hôte. Néanmoins, on peut dire que les contributions des « étrangers » sont trop peu nombreuses pour réussir à ouvrir la thématique à des voix situées en dehors des sentiers d'une société de psychanalyse, fût-elle importante et riche en pensées. Dix-sept textes, ici, se voient, se chevauchent. Certains gardent un peu paresseusement la marque de l'oralité de leur présentation. Les discussions qui ont suivi ne sont pas accessibles. Elles auraient pu parfois être utiles pour aider à clarifier un élément du texte. Ce ne sont pas les redites qui gênent. Peu fréquente ou ciblée autour du négatif et d'une citation de Freud, la répétition ou l'insistance aide à comprendre et à réfléchir. La quasi-absence de matériel clinique — il n'y a que Julia Kristeva qui s'appuie sur une vignette clinique — appauvrit le livre. Bien sûr, on sent la clinique partout, on l'induit, on la construit à partir de toutes les expériences de rencontres avec la haine. D'ailleurs, il n'y a pas que la clinique qui peut bénéficier de ces réflexions; la vie sociale, la vie politique, la vie

toute simple, dans ce qu'elle comporte de relations avec les autres, peut en être éclairée.

L'amour et la haine

Parler de la haine oblige à parler de l'amour, ne serait-ce que pour s'en détacher. La haine n'est pas le contraire de l'amour. Elle n'en est pas non plus étrangère. Les liens qui unissent ces deux sentiments, ces deux passions, sont complexes et ne se laissent pas définir facilement. Paul Denis saisit en quelques mots ce qu'il en est de ces rapports : « *L'amour et la haine sont à la fois*

structurante pour le sujet qui l'éprouve. Est-ce faire de la haine une nécessité? Parfois, pour retrouver une cohésion interne, pour ne pas céder à la peine et s'y dissoudre, pour garder ou retrouver une unité menacée, la violence interne de la haine peut être utile. Elle permet, dans son exaltation et dans la force illusoire qu'elle donne au Moi, de nier la perte (« *je le hais, donc je le garde* ») et de triompher de l'objet en le conservant par et dans la haine. C'est là le pouvoir d'emprise de la haine. Emprise sur soi et emprise sur l'autre. Paul Denis note comment elle altère la capacité de s'identifier à l'autre et l'isolement qui s'ensuit. Mais on

les dissimulations, tous les masques sous lesquels se faufile la haine, par exemple sous les sentiments d'idéalisation ou d'admiration qui n'arrêtent pas nécessairement les processus psychiques. À l'intérieur de la cure, c'est du côté des multiples formes de la résistance qu'il faut repérer le sourd travail de la haine. Pour ce qui est de la haine de soi, celle qui, par exemple, irradie jusqu'à la mélancolie, il serait intéressant d'en décliner toutes les manifestations cachées et tous les effets néfastes, mortifères, tous les empêchements de penser qui se jettent dans le corps. Ou qui, dans un tragique sacrifice, apportent la néantisation et la mort.

À l'intérieur de la cure, c'est du côté des multiples formes de la résistance qu'il faut repérer le sourd travail de la haine.

des sentiments et des conduites, c'est-à-dire, des mouvements psychiques complexes qui associent des représentations, des affects, des investissements de personnes et d'actions. [...] La haine n'est pas plus le contraire de l'amour que le vinaigre n'est le contraire du vin. On pourrait tout à fait considérer que la haine est une forme d'amour. Elle est en tout cas une passion, et très souvent une forme du lien à l'objet. [...] On peut la considérer comme un produit de transformation — ou de dégradation? — de l'amour. »

La haine, dans ce recueil, est beaucoup associée à la passion. Si Spinoza en fait une « *passion triste* », rien n'est tiède du côté de la haine. Comme pour l'envie, elle se nourrit souvent d'une blessure narcissique qui la fait naître et l'étaie. Mais contrairement à l'envie qui ne sait être qu'inhibante et mortifère pour celui qui l'éprouve, la haine peut — et ils seront nombreux à le déclarer — s'avérer être

pourrait y objecter que, paradoxalement, l'isolement est peut-être le prix à payer pour entretenir l'illusion de ne jamais être seul : l'objet haï prend toute la place et s'avère une présence envahissante, exigeante, mais indéfectible.

Parallèlement à d'autres sentiments qui sont aussi générés par les différents avatars de la rencontre avec l'autre — la cruauté, l'envie, l'indifférence, l'humilité, la flatterie, l'admiration, l'ennui et la honte —, la haine évoque inévitablement le meurtre. Meurtre de soi, meurtre de l'autre, elle peut « *aussi bien promouvoir qu'empêcher le travail psychique* », dit Bernard Chervet. On aurait pu penser le contraire : le sujet pris dans la haine, immobilisé dans sa haine, ne voit qu'elle, ne pense qu'à elle, arrêté dans des processus de déliaison et non disponible à l'élaboration. Prise dans une sédation et une excitation, la pensée serait ainsi mise à mal. Mais ce serait négliger toutes

La trace du négatif

« *L'objet naît dans la haine.* » C'est ainsi que Freud pose la haine dès le départ, contemporaine des premières relations, des premiers déboires avec l'objet. Ce qui permet à Bernard Chervet de continuer ainsi l'affirmation de Freud : « *En somme, l'objet et le sujet naissent dans la haine* », idée au premier abord stupéfiante qui donne beaucoup d'importance à la haine et la place à l'origine de la vie psychique, « *berceau de notre pensée* », dira Laurent Danon-Boileau. Cette façon de placer la haine dès l'origine oblige à la voir en action dans le premier rapport de l'enfant avec sa mère, premier d'objet d'amour et, s'il en est, premier objet de haine : « *Je la hais de ce qu'elle peut me donner.* » Avec ce corollaire, insupportable mais inévitable : la haine de la mère pour l'enfant qui se glisse sous les manifestations d'amour, d'amour dévorant menant, par exemple, à des gestes d'emprise, de « *lutte à mort* » entre des êtres qui refusent de reconnaître leur différence et leur séparation. À ce sujet, on peut se référer au travail très intéressant de Doris-Louise Haineault, *Fusion mère-fille, s'en sortir ou y laisser sa peau*, PUF, 2006. ▶

Pas de haine sans travail du négatif; et pas de haine sans passion. La haine, sentiment humain que l'on pourrait dire universel; si l'enfance en connaissait déjà la présence, c'est l'adolescence qui permettra d'en donner la mesure. Le texte de Philippe Jeammet, en s'appuyant sur ce passage douloureux qu'est l'adolescence, illustre brillamment la vulnérabilité et la paradoxalité qui caractérisent cet âge où « *le développement humain fait que pour être soi, il faut se nourrir des autres, mais il faut aussi se différencier* ». La composante narcissique et la représentation de soi qui se crée alors alimentent le conflit entre « *le besoin qu'on a de l'autre et le pouvoir que ce besoin donne à l'autre sur soi. [...] Désirer l'objet, c'est lui donner du pouvoir sur soi* ». On comprend comment s'insinue la haine sous ce pouvoir de l'autre : haine du besoin que l'on éprouve dans un moment où, pris en tenaille entre la dépendance et l'autarcie, l'intrusion et l'abandon, la haine du lien et la haine de soi peuvent mener à des comportements destructeurs et autodestructeurs. « *Si tu ne peux éviter la déception, tu peux toujours détruire* ». S'y profile l'adolescent qui, dans une véritable « *logique du désespoir* », tente de récupérer la maîtrise de son destin, de ses choix, de sa liberté, au prix de sa mort, psychique ou physique.

La haine dans la culture

La haine n'est pas qu'un ensemble d'affects et de gestes qui unissent fortement deux individus entre eux. Relevant plus souvent du préconscient, ressentie par le sujet et liée à des motifs inconscients, elle est aussi présente dans le travail du négatif et dans la destructivité qui prennent place, sous maintes formes, dans la civilisation. Est-elle comme le demande Ruth Menahem, inéluctable? Les sacrifices que demande à l'homme la culture font naître la haine. Haine de la culture et haine dans la culture. Dans un dialogue entre Einstein et Freud, en 1932, la question des racines de la guerre et de la haine est posée : « *Y a-t-il une possibilité pour diriger le développement psychique des hommes de sorte à les rendre capables de résister à la haine et à la destruction?* », demande Einstein à Freud. Excellente question qui accapare Freud qui s'appuie sur sa théorie des

pulsions — pulsion de vie et pulsion de mort, Éros et Thanatos — pour confirmer l'intuition d'Einstein : le besoin de haïr et de détruire est inhérent à la condition humaine. La haine de l'étranger mène à la guerre, aux violentes relations de pouvoir, à la barbarie. Et c'est dans l'impuissance à renverser cet ordre « *naturel* » des choses que la psychanalyse assiste au spectacle de destruction. Constat pessimiste et défaitiste qui permet à Ruth Menahem de continuer en disant que « *pour justifier et légitimer la violence et la barbarie, l'homme a besoin de Dieu. Derrière lui s'abritent toutes les armées du monde* ». Pulsions humaines qui s'appuient sur l'appel des dieux pour détruire d'autres hommes.

Sur cette importante question, il faudrait se garder d'une tentation trop facile, celle de replier sur la psychologie des masses les éléments de la métapsychologie individuelle. Il n'en est pas du fonctionnement du corps social exactement comme des processus individuels. À ce sujet, bien que Paul-Laurent Assoun ne tarde pas à qualifier la haine d'être « *une sorte* » de destin de l'amour, il tente d'élargir la question jusqu'à l'origine du lien social et de revenir, par le biais de *Totem et Tabou*, à la haine pour l'*Urvater*, au meurtre du père primitif, qui fonde le lien social. Ce qui permet de renverser la trop simple expression de « *haine de la culture* » non pas en culture de la haine qui ne mènerait qu'à la destruction, mais en nécessaire haine qui permet la fraternité dans et par elle. Et de marquer aussi la présence d'Éros à travers cette fraternité. La haine étant un sentiment très fort, souvent sexualisé, il faut éviter de la définir de façon à la diluer et à la banaliser. Continuer le travail de penser la haine, celle qui contamine les relations humaines et le social, avec la pensée de Freud, voilà l'exigence de la psychanalyse.

La détestation de la psychanalyse

Une des formes très répandue de la haine dans la culture renvoie à la haine de la psychanalyse. Élisabeth Roudinesco prend le flambeau de la défense de la psychanalyse en critiquant vertement *Le livre noir de la psychanalyse* paru en septembre 2005; livre qui fit du bruit, mais aussi long feu. Il s'agit là d'une

forme de haine de la culture, puisque Roudinesco affirme d'emblée que la psychanalyse « *n'appartient nullement à la communauté psychanalytique mais à l'histoire de la culture occidentale* ». C'est en effet cent dix ans de culture qui soutiennent la psychanalyse. Dès sa naissance, celle-ci fut l'objet de haine et de rejet. Cela n'a pas cessé depuis. La crise actuelle n'est pas pire que celle qui la vit traitée de science juive par les nazis, puis de science bourgeoise par les stalinien. Ce qui est reproché à la psychanalyse fait aussi sa force : elle travaille à sortir l'individu d'un assujettissement et d'un nivellement bien commodes pour la société libérale. Elle travaille à permettre à l'individu de devenir sujet et de cesser d'être une marchandise comme les autres. Toucher ainsi à la subjectivité humaine et au psychisme humain, affirmer l'importance de l'inconscient, montrer l'émergence de la sexualité dès l'en-

fance, cela ne se fait pas sans susciter beaucoup de haine. Haine des origines aussi, dont la psychanalyse fait sa passion.

Aujourd'hui, ce sont des scientifiques qui attaquent la psychanalyse en disant d'elle qu'elle est « *une fausse science* ». Ce que précise bien Roudinesco, c'est que cette position de haine n'est pas une position critique. De l'intérieur et de l'extérieur, la critique est nécessaire, féconde, urgente. Mais le débat philosophique qui réunit les auteurs du *Livre noir* se situe ailleurs. De plus, l'effacement des psychanalystes de la scène publique, en Amérique encore plus qu'en Europe, n'a pu qu'être nuisible à la psychanalyse et à la pensée sociale. La haine dont la psychanalyse est victime réussira peut-être à favoriser une réflexion critique, une parole sociale et une meilleure prise en compte de la souffrance psychique. ☉

Samuel Roy-Bois, *Ghetto* (2006)
Bois, fibre de verre, peinture et objets
(80" x 56" x 72")

